

## De l'errance à l'erreur : les détours de l'Ulysse gionien

Elena Zamagni

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lcc/184>

DOI : [10.4000/lcc.184](https://doi.org/10.4000/lcc.184)

ISSN : 2430-4247

**Éditeur**

Université Aix-Marseille (AMU)

**Référence électronique**

Elena Zamagni, « De l'errance à l'erreur : les détours de l'Ulysse gionien », *Les chantiers de la création* [En ligne], 2 | 2009, mis en ligne le 23 janvier 2015, consulté le 08 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lcc/184> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lcc.184>

---

## De l'errance à l'erreur : les détours de l'Ulysse gionien

Elena ZAMAGNI, Aix-Marseille Université

A l'origine de *Naissance de l'Odyssée* de Jean Giono se trouve la rencontre imaginative et féconde entre erreur et errance. Le premier long récit achevé de Jean Giono est une réécriture de l'un des textes fondateurs de notre littérature, un récit de voyage, l'errance d'un héros prisonnier des flots cruels de la Méditerranée, l'aventure d'un personnage masqué, l'histoire des détours d'une parole fallacieuse. Le périple d'Ulysse, le divin menteur, l'homme aux mille ruses, condamné par la haine de Poséidon à errer sur la mer jusqu'au jour du retour à la terre natale, trace les contours d'un horizon inconnu et délimite l'espace de l'identité grecque. En découvrant les côtes étrangères des îles plus vertes que les rêves, le terme du parcours d'Ulysse ne cesse de s'effacer, tandis que le héros lutte contre la perte de son identité et la disparition de sa trace dans la mémoire de la communauté.

Dans *Mémoire d'Ulysse*, François Hartog décrit le voyage du personnage homérique comme « le récit d'un retour, où toutes les aventures et toutes les terres visitées ne sont que dé-tours, digressions [...] » (Hartog 25). Ulysse incarne selon Hartog, le voyageur malgré lui, toujours accompagné par le souvenir du jour du retour. Le voyage d'Ulysse est moins une séparation et une perte de soi et de la communauté, qu'une tentative, à chaque détour réitérée, pour ne pas oublier la patrie et pour garder la mémoire de son propre nom. Le périple de l'Ulysse homérique et les innombrables détours qui dilatent l'espace géographique et temporel de son errance s'inscrivent dans un récit qui demeure tendu vers le jour du retour et qui signe le triomphe de l'identité sur l'égarement et l'oubli. En retrouvant son nom et les siens, Ulysse quitte à jamais la prison de la mer, espace de l'erreur, la houle qui efface la trace des chemins à parcourir.

L'Ulysse gionien réactive la figure inaugurale du héros homérique, mais la dynamique du voyage (et du récit de voyage) se trouve inversée. La particularité de la réécriture gionienne de l'*Odyssée* homérique est dans le détournement du récit d'Ulysse : le roman ne raconte pas la reconquête de l'identité et de la terre natale, ni l'histoire d'un retour vers le lieu de définition collective et univoque du vrai et du faux : il suit la dilatation du détour, le glissement de l'errance géographique vers les territoires du

langage et de la parole. Chez Giono, le retour ne coïncide pas avec la réconciliation entre l'errant masqué, le dissimulateur, et la vérité de son identité et de son nom retrouvés. La vérité apparaît au contraire définitivement brouillée et mêlée au mensonge. Le retour de l'Ulysse gionien signe l'entrée irrévocable dans la toile de l'erreur, tissée par une parole qui ne cesse de s'égarer sur les vagues de l'invention et du mensonge.

Dans *Naissance de l'Odyssée*, après la guerre de Troie, Ulysse a été retenu loin de la terre natale moins par la colère des dieux que par les bras séduisants des femmes. Pendant des années, son bateau a glissé de femme en femme. Puis, un jour, l'annonce de l'infidélité de son épouse réveille en lui le désir de Pénélope et le décide à rentrer à Ithaque. Pas d'errance véritable donc pour l'Ulysse gionien, ni d'obstacles voulus par les dieux. Son absence et son éloignement de l'île natale ne sont pas pénétrés par le souvenir du jour du retour, comme pour l'Ulysse homérique. Et même une fois parti de Cythère, où le retenait la belle Circé, pour enfin rejoindre Ithaque, l'oubli de la patrie et surtout de son identité sociale demeurera une tentation pour le héros gionien. « Quand il se répétait : « Bientôt Ithaque ! » il ne pouvait faire le juste départ entre sa joie et l'envie de se coucher dans les menthes pour y tout oublier » (Giono 64). Dans le roman gionien, le retour à Ithaque est avant tout le départ vers une autre image du moi. Image trompeuse, née de la voix encore étrangère et inconnue, qui soudainement résonne contre les murs de l'auberge de montagne, où Ulysse a fait halte.

[...] une voix nouvelle, rauque et soufflant comme les ailes de la colère monta : – Ecoute, je ne donnerai pas cher de ton Antinoüs si l'Ulysse retourne jamais au manoir ! Chacun leva la tête et chercha d'où elle venait [...] Le plus ébahi de tous était certes Ulysse, car la voix était sortie toute seule de lui-même. [...] Je ne te parle pas de moi, interrompit Ulysse, je te parle d'Ulysse ! (42)

Sans être un véritable voyageur, Ulysse est un prodigieux conteur. Déguisé sous les traits de l'un de ses compagnons de route, Ulysse invente un conte merveilleux auquel il donne le nom de vérité, humblement rapportée par des lèvres malhabiles. Ici, la véritable errance commence, par ce mensonge qui sourd en lui « comme une source fraîche » (46) et dévoile les effrayantes possibilités ouvertes par l'erreur, le chemin erratique d'un égarement loin du domaine du vrai. La parole mensongère d'Ulysse conteur dévie définitivement le récit : le roman gionien abandonne l'évocation des

véritables raisons de l'absence d'Ulysse, pour suivre le personnage dans une errance immobile, mais féconde, qui le mène à une métamorphose : oubli de soi et adhésion à une apparence erronée.

Comme l'Ulysse homérique, le personnage gionien aussi connaît d'abord l'angoisse d'un dédoublement douloureux entre son identité et l'erreur de ce personnage tout extérieur que son conte a fait naître. « Plus il réfléchissait, plus il se sentait prisonnier de son mensonge, comme un bûcheron dont la main est prise dans la fente renfermée d'un tronc » (54). Dans le poème homérique, Ulysse pénètre dans l'île natale sous les traits d'un mendiant.

[...] le nom d'Ulysse est sur toutes les lèvres des habitants de ce pays en deuil de son roi, et le mendiant ne peut mettre un terme aux larmes de ses amis. Impuissant, il lui faut accepter d'être mort quelque part, pour pouvoir, ultime étape de l'Odyssée, recouvrir les pleins droits sur sa maison, son pouvoir royal, en un mot, pour recommencer à vivre. A ce dédoublement du mort et du vif, Ulysse en oppose un autre : certes, il n'est qu'un mendiant, mais un mendiant au passé plein d'aventures. Au cours de ses voyages, il a retrouvé les traces du maître perdu. Par le biais de sa fausse identité, il restitue donc une part d'existence à cet Ulysse, et à tous il promet son retour. La falsification de son origine autorise l'évocation de son vrai cheminement. (Kahn-Lyotard 1133)

Giono reprend ce schéma et ces multiples dédoublements et déguisements du personnage mais, dans *Naissance de l'Odyssée*, il n'y a pas de véritable cheminement, ni de véritable aventure, aucune menace réelle d'un égarement absolu. L'extériorité d'Ulysse par rapport au héros de la chanson qui court sur toutes les lèvres est d'autant plus grande que, non seulement il revient à Ithaque sous l'apparence d'un mendiant, mais qu'il n'a jamais été ce héros. Sous le déguisement qui le dissimule ne se cachent ni naufrages, ni la colère de Poséidon, ni la ruse et le courage de l'égal des dieux, mais « les ports aux bras des femmes » (Giono 46) qui l'ont retenu loin d'Ithaque pendant dix ans. L'identité d'Ulysse se fragmente et glisse dans l'espace de l'erreur, tout au long d'un périple qui commence au retour et qui, d'étape en étape, de travestissement en travestissement, l'éloigne de la vérité, qui sera enfin effacée sous le masque. « Certes, il n'était pas trop mauvais garçon, mais il avait menti, menti d'affilé, comme on respire, comme on boit quand on a soif, tant et tant qu'il ne connaissait plus le vrai du faux, qu'il n'y avait plus de vrai dans sa vie, son imagination cristallisant sur chaque brin de vérité une carapace scintillante de mensonges » (76).

Le personnage d'Ulysse se transforme par la force de son mensonge. Son récit fallacieux a créé un personnage et, après le détour que constitue la chanson de l'aède dont le mensonge d'Ulysse est la matière et la source d'inspiration, le masque de ce personnage nouveau, composé d'éléments qui progressivement s'éloignent du vrai et s'égarer, se pose sur le visage d'Ulysse et devient peu à peu une ouverture qui permettra au personnage gionien de se perdre dans les labyrinthes séduisants des identités imaginaires. « Les figures de cet extraordinaire périple : « les forêts d'algues apparues dans le creux de la houle ; les bras chargés de pins que les ports tendent vers la mer ; les vastes cieux où l'orage coule comme la lie d'un vin terrible », il les sentait tous entrés en lui, entassés dans l'enclos de sa peau, la boursouflant de formes nouvelles » (76).

Lorsque, déguisé en mendiant, il pénètre dans l'enclos de son ancienne demeure où, avant le départ pour Troie, Ulysse avait été gardien de porcs, Pénélope, qui attend le retour du héros de la chanson, feint de ne pas le reconnaître. Le dialogue entre les deux époux se construit alors sur un enchevêtrement d'erreurs. Pénélope attend que surgisse devant elle le vrai Ulysse ; sous le déguisement du mendiant, l'épouse cherche à découvrir les traits du héros chanté par l'aède. « Ulysse le véritable se cachait peut-être sous cette coque ? » (110). Dans les loques qui recouvrent l'homme au regard bleu, elle croit reconnaître les signes d'un masque trompeur et attend le jaillissement de la vérité sous le voile de l'illusion « soufflée par les dieux » (110) sur la réalité. Or, les pensées et les désirs de Pénélope se fondent sur une erreur : derrière le masque du mendiant se cache un masque plus profond encore, celui d'un homme réinventé par le pouvoir de son imagination. L'erreur de Pénélope, séduite par les aventures de l'amant des déesses, consiste à croire que le déguisement recèle une vérité. Les deux époux sont pris l'un dans la toile de l'apparence fallacieuse de l'autre. Pénélope, qui attend le retour réel d'un héros imaginaire, a dressé autour d'elle le décor de la sagesse et de la douleur de la veuve de la mer, et a fait disparaître les preuves de son infidélité. « C'est lui, c'est lui, c'est bien lui », pensait-elle d'instant en instant plus assurée, et elle eut peur de ne pas pouvoir commander à ses gestes, de se laisser aller à une avance qui détruirait tout son édifice de mensonges » (113). Enchaîné sous ses faux habits de mendiant qui le protègent encore de la lumière trop forte de sa nouvelle identité, Ulysse croit au masque endossé par son épouse pour effacer son vrai visage, et tombe, lui aussi, dans le piège du mensonge.

Pénélope, la menteuse, apparaît dans le roman gionien tout occupée à entretenir l'erreur, à rendre opaque l'écran des mots qui s'interposent entre elle et Ulysse. Après la nouvelle du retour de son époux à Ithaque, Pénélope s'adresse ainsi à son amant Antinoüs : « [...] il faut dresser devant ses yeux une image, une image avec les choses qu'il sait déjà. [...] Tu joues à la balle avec Kalidassa : c'est peut-être pour elle que tu viens. Moi, je mesure l'huile aux calens, je gronde pour les chaudrons non récurés, je fais la pauvrille économe et je reprends le tissage de cette grande toile qui encombre le grenier » (108). La toile, destinée chez Homère à leurrer les prétendants, est ici gardienne de l'assentiment que la dupe, Ulysse, ne doit pas cesser de donner à cette lettre morte, à ce masque qui recouvre la vérité. Chez Homère, Pénélope tisse une fausse trame pour dissimuler la vérité : sa fidélité à Ulysse, qui va être dévoilée. Elle tisse l'erreur, pour mieux tenir le fil de la vérité finale. Chez Giono, le linceul de Laërte dévie définitivement l'époux de la vérité. Il rend l'erreur définitive. Il n'y a pas de retour à la vérité, pas de rétablissement : Ulysse est pris dans la toile de l'erreur ourdie par son épouse. Et pourtant ce mensonge qui condamne Ulysse ne produit pas l'engourdissement de la dupe. Tout en faisant réussir le mensonge de Pénélope, le récit ne se termine pas dans la pesanteur et l'opacité de la ruse, mais il ouvre sur les devenirs féconds du malentendu, dans lequel baignent désormais les deux époux.

Si initialement Ulysse tremble devant la démesure de son mensonge, enchaîné par la terreur que lui inspire un nom désormais trop grand pour lui et la distance qui le sépare d'une identité nouvelle, qui le précède et que tous connaissent, l'erreur où se perd le personnage gionien finit par illuminer son chemin de la lumière éclatante d'une liberté insoupçonnée. « Ainsi, Ulysse fut comme un amandier fleuri au milieu des labours, et il couvrait la terre noire de pétales légers et odorants » (160). « Son imagination ayant effacé le visage de la terre, étalait, sur ce qui, en réalité, était des champs onduleux, la voluptueuse mer. La houle le balançait, il entendait le choc des vagues, le chant gémissant de la rame, le hoquet du gouvernail. Il était nef, équipage, Ulysse ! Il vivait son mensonge » (171).

Ulysse qui avait quitté la belle Circé pour reconquérir ses droits de mari auprès de Pénélope, ne retrouve pas sa place, mais une liberté nouvelle. Au bout de son chemin de retour à Ithaque, point de conclusion, ni de rétablissement définitif de la vérité et de

l'identité, mais un départ toujours renouvelé, la découverte de l'écoulement perpétuel du moi sous la forme apparemment stable d'une identité erronée, acceptée pourtant comme vraie par le regard de la communauté et libre ainsi de toute remise en question. Sans contester la surface fausse de sa personne, Ulysse se dépouille des contradictions entre passé et présent et se donne tout entier au chemin de l'erreur.

Dans *l'Odyssée*, Ulysse, ingénieux dans le faire et rusé dans le dire, fluctue aussi entre une identité et l'autre, mais l'art de la dissimulation est subordonné à la volonté de vaincre les obstacles qui entravent son retour à Ithaque. En choisissant la ruse contre la force, en se nommant Personne pour échapper au cyclope Polyphème par exemple, Ulysse accepte de déformer, et même d'abandonner son identité, qu'il ne réaffirmera définitivement que lors de l'épreuve finale de la reconnaissance qui conclut son périple. Ulysse s'adapte à l'espace dans lequel l'emprisonne la colère de Poséidon : celui de l'incertitude orageuse de l'errance, celui de l'égarement loin de la terre natale, l'espace d'un détour tortueux dans un cosmos changeant sous les voiles trompeurs des dieux. Dans *Naissance de l'Odyssée* de Jean Giono, le labyrinthe persiste. Il ne s'agit plus du labyrinthe du monde, mais de celui de la parole. L'Ulysse gionien s'inscrit ainsi dans le devenir d'une métamorphose continuelle de sa propre identité : puisque la vérité a disparu, puisque tout le monde tient une apparence fallacieuse pour vraie, autant jouer le jeu jusqu'au bout et non seulement se confondre entièrement avec le masque, mais surtout l'enrichir sans cesse de profils nouveaux. Passé et présent sont soumis à la force d'une mémoire erronée mais créatrice, qui déforme les contours de la réalité et invente les contrées imaginaires où vit désormais le personnage gionien.

Les dernières pages de *Naissance de l'Odyssée* présentent l'image d'Ulysse comme personnage en construction. Accroupi au bord d'un bassin peu profond, Ulysse se plaît à suivre des yeux les mouvements de quelques morceaux de cannettes taillés en forme de navire, qu'il a posés sur l'eau. « La brise les emportait autour du bassin en un périple imprévisible, capricieux, plein de dangers et qui figurait une miniature de ce périple déjà célèbre que la langue d'Ulysse avait fait décrire à sa nef fantôme. [...] Il se sentait embarqué sur le fragile bois de la cannette [...]. Des phrases montaient à ses lèvres toutes prêtes pour les récits futurs » (173). Au bord du bassin, après avoir suivi des yeux le périple de la fragile cannette et la gardant maintenant au creux de sa main, Ulysse fait

l'expérience de la richesse des formes sous lesquelles la vie s'offre désormais à lui.

Ulysse silencieux et sans geste, érigé dans les herbes, la gardait au creux de sa paume comme un de ces dieux de pierre debout sur le fronton des temples, et qui portent dans la nacelle de leurs mains jointes le symbole matériel de leur puissance. Il sentait gonfler en lui la floraison de récits nouveaux. Par-delà le soir avancé, il entendait les acclamations, il voyait les auditoires révoltés de joie... (177)

L'*Odyssée* de Giono ne célèbre pas le jour du retour, mais celui d'un départ. Le départ d'un menteur qui se découvre conteur. Le départ d'un Ulysse embarqué à jamais sur le navire des mots, poussé par le souffle de son imagination, égaré par détours successifs dans les territoires de l'erreur où s'efface la distinction entre vrai et faux et où règne la danse joyeuse du mensonge. L'espace géographique qui avait accueilli les aventures de l'Ulysse homérique se réduit ici aux bords d'un bassin peu profond, à l'abri du vent, sous l'ombre des cyprès dans les collines d'Ithaque. Mais dans la dimension de l'imaginaire qui transforme, en l'éblouissant de sa lumière, l'ancien visage d'Ithaque, la surface étroite de l'étang tranquille s'élargit jusqu'aux confins des terres connues.

Dans *Naissance de l'Odyssée*, le récit exploite la dissociation entre être et apparaître. La réécriture du poème homérique s'articule autour de la thématique de la distance qui se creuse entre langage et réalité et entre perception et vérité. Ulysse s'égaré dans le labyrinthe de ses mensonges, jusqu'à perdre de vue son propre moi, qui devient de plus en plus clandestin pour plonger enfin dans un oubli inéluctable et heureux. L'homonymie entre l'Ulysse de la chanson, pilleur de Troie et amant des déesses, et l'Ulysse gardien de porcs et propriétaire d'une ferme sur les collines d'Ithaque représente la source de l'équivoque : c'est dans le creux de cette erreur que s'inscrit la possibilité pour le personnage gionien de s'abandonner aux métamorphoses identitaires où l'entraîne sa nouvelle et merveilleuse vie imaginaire. La vie déborde désormais en dehors des limites de la réalité et se change en intensité de l'expérience intérieure. Entièrement confondu avec le personnage de la chanson, Ulysse se laisse engloutir par le plaisir de son identité fabulée.

A propos des procédures langagières dont joue Ulysse, le divin menteur, dans l'*Odyssée* d'Homère, et notamment dans l'épisode du Cyclope Polyphème, Jean-Pierre Vernant affirme : « Comme la divinité change l'aspect et le statut d'un être humain en versant sur lui brillance ou obscurité, de même, en s'affublant d'un nom d'emprunt,

exactement choisi, Ulysse modifie son « apparaître » aussi efficacement qu'il avait fait à Troie en se meurtrissant tout le corps de coups défigurants » (Vernant 26). La parole détient donc un pouvoir de transformation sur le réel ou, du moins, sur la perception que les autres ont de la présence d'Ulysse. Pour créer son personnage et pour que, sans conclure, le retour s'ouvre sur un éternel départ, Giono se sert de cette évasion dans l'absence et dans l'invisible, permise par les vertus de la parole et de l'erreur. Ulysse, le vrai, s'efface et s'oublie. Après avoir disparu dans le regard des autres, son esprit lui-même s'égare, mais au lieu de revenir, au bout de l'égarement, dans les territoires de la vérité, il demeure dans l'erreur et y trouve son contentement et sa plus grande liberté.

Si dans l'*Odyssée* on condescend à l'erreur pour mieux la détruire au moment de la reconnaissance finale qui résout le poème homérique ; dans le roman de Giono, l'erreur, dans laquelle se construit le personnage d'Ulysse à partir de son retour à Ithaque, ne sera jamais dissipée mais, au contraire, entretenue, à tel point que la réalité s'efface et que le personnage y pénètre entièrement, se détourne de la vérité pour entrer dans le domaine du mensonge créateur, celui du conteur, le romancier tel que l'envisage Giono lui-même. L'écriture de Giono s'installe dans l'erreur non pas pour la perdre, comme le fait l'ironiste selon Jankélévitch<sup>1</sup>, mais pour que le songe de la douce illusion puisse ne jamais s'éteindre, pour que la feinte, le masque d'une apparence erronée se transforme en fiction, fable, poème, œuvre d'art, et pour que le Faire (la toile de Pénélope) ne soit jamais défait.

### Ouvrages cités

Giono, Jean. *Naissance de l'Odyssée*. Paris : Grasset, 2005.

Hartog, François. *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière de la Grèce ancienne*. Paris : Gallimard, 1996.

Jankélévitch, Vladimir. *L'ironie*. Paris : Flammarion, 1996.

Kahn-Lyotard, Laurence. « Ulysse ». *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique*. Paris : Flammarion, 1994.

Vernant, Jean-Pierre, Frontisi-Ducroux, Françoise. *Dans l'œil du miroir*. Paris : Odile Jacob, 2005.

---

<sup>1</sup> Jankélévitch, Vladimir. *L'ironie*. Paris : Flammarion, 1996.